



Oui, Trump peut gagner

Rafael Jacob

*Chercheur associé à l'Observatoire sur les États-Unis de la Chaire Raoul-Dandurand
et candidat doctoral à l'Université Temple à Philadelphie*

Pour les observateurs avertis de la scène politique américaine, la seule chose plus surréelle que la dernière année ait eu à offrir hormis la candidature de Donald Trump est sans doute la couverture médiatique que celle-ci s'est méritée. Dès ses premiers balbutiements en juin dernier, la campagne de Trump a été l'objet d'une incompréhension absolument époustouflante de bon nombre d'experts balançant des prédictions erronées et, par la suite, des interrogations béantes.

Après avoir spéculé ou postulé qu'il ne se présenterait pas¹ ; que sa campagne ne serait qu'une distraction devant être reléguée à la section « arts et spectacles »²; que sa candidature s'effondrerait suite à des propos controversés³; que ses appuis avaient un « plafond » de 25% dans l'électorat⁴; que ses appuis étaient exagérés par les méthodes de sondage⁵; et qu'il prévoyait quitter la course⁶ (alors qu'il trônait au sommet des intentions de vote !), les journalistes américains se retrouvent à deux semaines de Noël et à deux mois du premier scrutin avec une question : *Donald Trump pourrait-il gagner ?*

Malgré les doutes persistants, la réponse demeure la même depuis l'été : oui, Trump peut gagner.

Ce n'est pas que des arguments contre cette possibilité n'ont pas déjà été présentés. C'est qu'ils ne sont pas entièrement convaincants.

¹ Voir, par exemple, Kyle Smith, « Stop Pretending – Donald Trump Is Not Running for President ». *New York Post*, 30 mai 2015. <http://nypost.com/2015/05/30/stop-pretending-donald-trump-is-not-running-for-president/>

² Voir, par exemple, Ryan Grim et Danny Shea, « A Note About Our Coverage of Donald Trump's 'Campaign' ». *Huffington Post*, 17 juillet 2015. http://www.huffingtonpost.com/entry/a-note-about-our-coverage-of-donald-trumps-campaign_55a8fc9ce4b0896514d0fd66

^{3 3} Voir, pour un exemple parmi tant, Nate Cohn, « The Trump Campaign's Turning Point ». *New York Times*, 21 juillet 2015. Cohn qualifia comme « point tournant » les propos controversés de Trump au sujet du sénateur John McCain qui sonnaient le glas pour sa campagne. <http://www.nytimes.com/2015/07/21/upshot/the-trump-campaigns-turning-point.html>

⁴ Voir, par exemple, Philip Klein, « Donald Trump Has Already Peaked ». *Washington Examiner*, 20 août 2015. <http://www.washingtonexaminer.com/donald-trump-has-already-peaked/article/2570511>

⁵ Voir, par exemple, Sam Wang, « Donald Trump Is Not the Frontrunner. Smarter Polls Would Prove It », *New Republic*, 20 juillet 2015. <https://newrepublic.com/article/122333/donald-trump-not-frontrunner-smarter-polls-would-prove-it>

⁶ Voir, par exemple, Maggie Haberman, « From Donald Trump, Hints of a Campaign Exit Strategy ». *New York Times*, 9 octobre 2015. <http://www.nytimes.com/2015/10/10/us/politics/donald-trump-presidential-race.html>

Un « plafond » mou

L'un des arguments collant à la candidature de Donald Trump depuis l'été dernier est qu'elle serait caractérisée par « un plancher haut et un plafond bas ». En d'autres mots, Trump aurait une base d'électeurs intensément loyale, mais ne pourrait aspirer à voir cette dernière croître – un peu comme Ron Paul, le candidat républicain aux élections de 1988, 2008 et 2012 dont les idéaux libertariens lui assuraient une base dévouée mais limitée de soutien. Cet argument souffre de deux problèmes élémentaires. Le premier est que pour Trump, la taille de ce « noyau » de partisans n'est pas fixe : il augmente. Alors que plusieurs l'ont estimé pendant des semaines à 20 ou 25 %, il continue d'augmenter, à un point tel où Trump s'attire l'appui de 36 % à l'échelle nationale dans le plus récent sondage publié par CNN. Qui plus est, un 10 % additionnel d'électeurs l'identifient comme étant leur second choix⁷.

Le deuxième problème de l'argument du « plafond bas » est encore plus fondamental : un candidat n'a pas nécessairement besoin d'obtenir une majorité au suffrage pour rafler l'investiture républicaine. John McCain l'a remporté avec une minorité de voix en 2008 ; Jimmy Carter, Walter Mondale, Michael Dukakis et Barack Obama en ont tous fait de même du côté démocrate en 1976, 1984, 1988 et 2008, respectivement – dans certains cas en récoltant moins de 40% des voix à la grandeur du pays. De façon encore plus remarquable, George McGovern avait remporté l'investiture démocrate en 1972 avec à peine le *quart* du vote populaire national. Il importe également de garder en tête que dans aucun de ces cas (hormis en 1972) autant de candidats (14) qu'il y en a actuellement dans la course républicaine. Trump avoisine présentement en moyenne les 30 % d'appuis à l'échelle nationale ; l'éventuel gagnant de l'investiture il y a quatre ans, Mitt Romney, peinait à atteindre ce plateau alors qu'il avait la moitié du nombre d'adversaires avec qui diviser le vote.

Malgré la perception erronée que certains se font de lui, Donald Trump n'est pas, sur plusieurs enjeux, particulièrement à droite. Certes, il est facile de voir pourquoi certaines de ses positions pour le moins controversées, particulièrement en matière d'immigration, lui donnent une image de radical. Reste qu'à plusieurs égards, il n'a rien d'un conservateur doctrinaire. Ce n'est pas pour rien qu'il est carrément détesté par plusieurs des figures médiatiques les plus importantes du mouvement conservateur américain, de Rich Lowry et Ramesh Ponnuru⁸ à Jonah Goldberg⁹, en passant par Charles Krauthammer¹⁰ et George Will¹¹.

Que ce soit son aversion aux accords de libre-échange et aux aventures militaires à l'étranger, sa volonté d'augmenter les impôts de Wall Street ou sa position tout au mieux flexible sur des enjeux « moraux » comme l'avortement, il n'est pas sur la même longueur d'ondes que bon nombre de ténors de la droite américaine. Son populisme, par contre, est profondément connecté avec plusieurs des préoccupations et des valeurs de millions

⁷ Jennifer Agiesta, « CNN/ORC Poll: Trump Alone at the Top Again », *CNN*, 4 décembre 2015. <http://www.cnn.com/2015/12/04/politics/donald-trump-poll-cnn-orc-national/>

⁸ Rich Lowry et Ramesh Ponnuru, « Donald Trump Wrongs the Right ». *National Review*, 5 octobre 2015.

<http://www.nationalreview.com/article/425010/donald-trump-lowry-ponnuru>

⁹ Jonah Goldberg, « No Movement That Embraces Donald Trump Can Call Itself Conservative », *National Review*, 5 septembre 2015.

<http://www.nationalreview.com/article/423607/donald-trump-conservative-movement-jonah-goldberg>

¹⁰ Al Weaver, « 'Not Serious Politics': Krauthammer Dismisses 'Rodeo Clown' Donald Trump », *The Daily Caller*, 6 juillet 2015.

<http://dailycaller.com/2015/07/06/not-serious-politics-krauthammer-dismisses-rodeo-clown-donald-trump/>

¹¹ George F. Will, « Donald Trump Is A Counterfeit Republican », *Washington Post*, 12 août 2015. https://www.washingtonpost.com/opinions/a-counterfeit-republican/2015/08/12/c28c2968-4052-11e5-bfe3-ff1d8549bfd2_story.html

d'Américains dégoûtés par les élites financières, médiatiques et politiques et se sentant souvent laissés pour compte à l'ère de la mondialisation dans la « nouvelle économie »¹².

Ce n'est pas un hasard non plus si sa plateforme et, jusqu'à un point, son style ressemblent tant à Ross Perot, le candidat indépendant s'étant présenté aux élections de 1992 et 1996 et ayant fait le plein auprès du type d'électeurs populistes à cols bleus qui, en bonne partie, ont préféré rester à la maison qu'avoir à choisir entre Barack Obama ou Mitt Romney en 2012¹³. Que ce soit lorsque Trump s'en prend aux médias « malhonnêtes » ou aux étrangers menaçant l'ordre public et la souveraineté américaine (qu'il s'agisse d'immigrants illégaux de l'Amérique latine ou de musulmans), ou encore lorsqu'il promet de réintroduire la simulation de noyade comme méthode d'interrogation de gens soupçonnés de terrorisme que cela soit efficace ou non « parce qu'ils le méritent de toute façon », des boucliers se lèvent – tout comme le font des millions d'électeurs désabusés... pour applaudir.

Il est fort possible que plusieurs de ces électeurs potentiels, particulièrement les plus marginaux, finissent par ne pas aller voter, ce qui viendrait compliquer la tâche de Trump. Mais quoi qu'il advienne à sa candidature, il a soulevé de façon singulière les passions d'une tranche de l'électorat que le GOP serait bien avisé de ne pas ignorer.

Des électeurs qui décident tard... ou tôt

Plusieurs candidats dans le passé qui menaient à l'échelle nationale à peine quelques semaines avant la tenue du premier scrutin sont rentrés bredouilles. À l'automne précédant les primaires d'années passées, Herman Cain, Rudy Giuliani et Hillary Clinton, pour ne nommer que ceux-là, étaient en tête. On connaît la suite. Selon Nate Silver, l'ancien analyste électoral du *Daily Kos* et du *New York Times* et fondateur du blogue *FiveThirtyEight*, ces renversements seraient attribuables au fait que les électeurs ne commencent réellement qu'à s'intéresser à l'élection que peu de temps avant d'aller voter¹⁴.

L'ironie réside ici dans le fait que Silver démontre involontairement dans son propre livre, paru en 2012, pourquoi ce type d'argument pourrait faire défaut¹⁵. Silver explique le danger de faire des prédictions dites « out of sample » (« à l'extérieur de l'échantillon », traduit littéralement) – ce qui signifie essentiellement que la personne faisant la prédiction base cette dernière sur des observations passées n'étant pas nécessairement applicables dans le cas présent.

Pour reprendre un exemple concret donné par Silver, supposez que vous n'ayez accumulé que deux incidents de la route mineurs en 20 000 voyages en voiture. Puis, un soir de fête, vous décidez d'enchaîner une douzaine de vodka tonic avant de devoir rentrer à la maison. En vous basant sur vos expériences passées – deux incidents mineurs en 20 000 voyages – vous présumez être un excellent

¹² Voir Rafael Jacob, « Le Retour du phénomène Herman Cain », *Le Huffington Post Québec*, 27 novembre 2012. http://quebec.huffingtonpost.ca/rafael-jacob/herman-cain_b_2198873.html

¹³ Voir Sean Trende, « The Case of the Missing White Voters, Revisited », *Real Clear Politics*, 21 juin 2013.

http://www.realclearpolitics.com/articles/2013/06/21/the_case_of_the_missing_white_voters_revisited_118893.html

¹⁴ Voir Nate Silver, « Dear Media, Stop Freaking Out About Donald Trump's Polls », 23 novembre 2015. <http://fivethirtyeight.com/features/dear-media-stop-freaking-out-about-donald-trumps-polls/>

¹⁵ Nate Silver, 2015. *The Signal and the Noise*. New York: The Penguin Press, pp. 43-44.

conducteur peu susceptible de commettre un accident. Le problème, bien sûr, est que vous utilisez des cas passés pour extrapoler sur un cas présent qui, dans les faits, présente des signes réels d'être différent de ces cas passés.

La même logique de base pourrait s'appliquer ici. Nous n'avons, dans l'ère moderne des campagnes d'investiture présidentielles américaines, jamais assisté à une combinaison d'un tel mécontentement d'une tranche importante de l'électorat envers les élites et les institutions et d'un candidat-célébrité comme Trump tapant sur ce clou avec tant de succès. Les intentions de vote pourraient bien évoluer, même de façon substantielle d'ici au début des primaires, mais cela ne veut pas nécessairement dire que Trump, premier de façon quasi-ininterrompue (non seulement à l'échelle nationale, mais dans chacun des premiers États à se prononcer) depuis maintenant des mois, s'effondrera subitement à minuit moins le quart.

L'empire n'a pas encore contre-attaqué

Ce refrain revient souvent, et non entièrement sans cause. Dans ce scénario, l'*establishment* républicain, terrifié devant l'idée d'avoir Trump comme porte-étendard, joindrait ses forces afin de le couler à l'arrivée des premières primaires. Bien qu'il y a fort à parier que de tels efforts seront tentés pour freiner Trump si ce dernier continue sur sa lancée, deux choses doivent également être gardées en tête. La première est que l'*establishment* ne s'est toujours pas entendu sur une alternative. Bien que Marco Rubio semble jouir d'une confiance grandissante au sein de l'*establishment*¹⁶ – son mentor Jeb Bush demeure (aussi futile cela puisse-t-il paraître) dans la course.

Même si/quand Bush se retire, il n'est pas dit qu'un Chris Christie, à qui le talent politique naturel et le travail acharné sur le terrain au New Hampshire semblent donner un second souffle, ne sera pas toujours en lice ? On pourrait assister à une image miroir de 2012, où l'aile conservatrice du parti se disait capable de battre le choix de l'*establishment*, Mitt Romney, si seulement Rick Santorum ou Newt Gingrich abandonnait la course pour appuyer l'autre est cesser la division du vote... chose qui n'a jamais été faite avant qu'il ne soit trop tard.

L'idée que personne n'a déjà essayé d'attaquer Trump est absurde. Ceux qui ont essayé de riposter à Trump ont échoué. Les gouverneurs Rick Perry, Bobby Jindal et Scott Walker, ainsi que le sénateur Lindsey Graham, ont tous tiré à boulets rouges sur Trump ; les trois premiers ont depuis abandonné la course, et le quatrième récolte aujourd'hui un grand total de 0% des intentions de vote à l'échelle nationale. Des groupes supportant Bush et le gouverneur John Kasich ont également lancé des publicités web et télévisées ciblant Trump, sans impact discernable.

Peut-être certains réussiront-ils éventuellement à toucher la cible, mais ces derniers seraient bien avisés de se rappeler que Trump n'a lui-même pas encore diffusé une seule publicité télévisée, demeurant l'un des candidats

¹⁶ Cela est quelque peu ironique compte le parcours de Rubio lui-même vers la scène politique nationale. En 2009, alors ex-membre de l'Assemblée législative de la Floride, Rubio a décidé d'opposer le gouverneur sortant de l'État, Charlie Crist, dans la primaire républicaine pour une élection au Sénat des États-Unis l'année suivante. Rubio, se présentant comme un insurgé anti-*establishment*, a vaincu Crist dans la primaire, puis dans l'élection générale après que Crist soit devenu candidat indépendant.

ayant dépensé le moins sur sa campagne... et jouissant de coffres remplis à souhait s'il éprouve un jour le besoin d'y puiser.

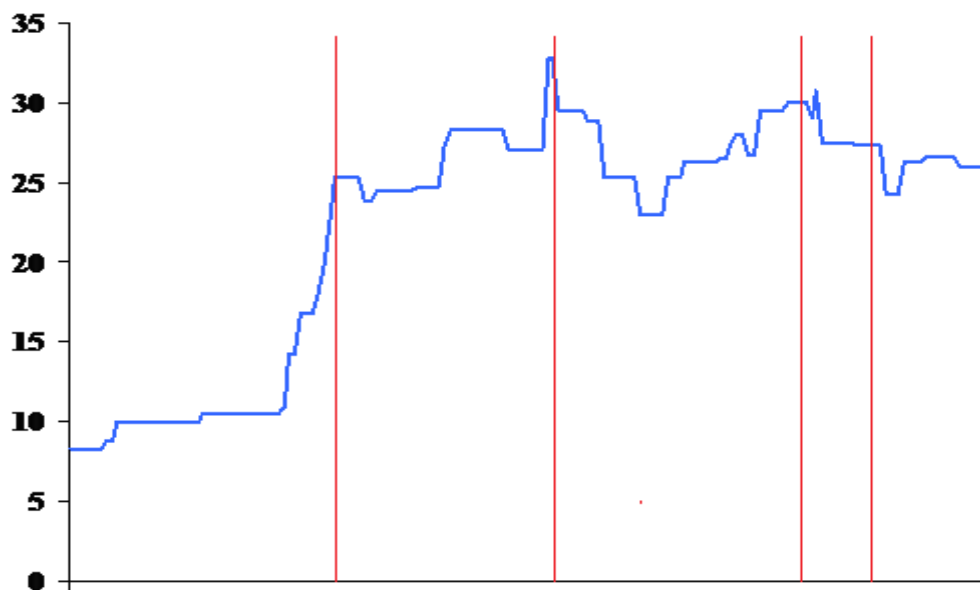
Tout cela étant dit...

Bien sûr, nous n'avons pas ici affaire à une version politique de la Loi de Murphy : ce n'est pas simplement parce que Trump *peut* gagner qu'il *va* gagner. Miser sur sa victoire constitue toujours un pari hautement risqué – mais pas particulièrement en raison des arguments cités précédemment par nombre de commentateurs. À ce stade, ce sont plutôt les deux dynamiques suivantes qui pourraient poser les embûches potentielles les plus sérieuses sur son chemin.

La première est la tenue de débats. Dans la foulée de primaires présidentielles en 2012 truffées d'une vingtaine de débats ne l'ayant pour le moins pas toujours fait rayonner, le Parti républicain a décidé de resserrer ses règles en vue de l'élection de 2016 et de limiter le nombre de débats. À pareille date il y a quatre ans, les candidats républicains avaient déjà croisé le fer à onze occasions, contre seulement quatre cette fois-ci. Après avoir servi de podium pour les gaffes et humiliations des [Mitt Romney](#) et [Rick Perry](#) de ce monde, le GOP était déterminé d'abord et avant tout à limiter les dégâts que pourraient apporter les débats en 2016.

Or, la dynamique de 2016 diffère de celle de 2012. Non seulement les débats auraient pu servir au parti de tremplin pour publiciser un ensemble de candidats considérablement plus solide qu'il y a quatre ans, mais ils auraient pu également l'aider à plomber la candidature de Trump.

Évolution des intentions de vote à l'échelle nationale pour Trump
Juin-Décembre 2015



Graphique par Rafael Jacob à partir de données compilées par Real Clear Politics

Les quatre lignes noires verticales insérées dans le graphique représentent la tenue des quatre débats ayant eu lieu à ce jour, soit les 6 août, 16 septembre, 28 octobre et 10 novembre derniers. Elles sont successivement associées aux baisses d'appui à Trump les plus marquées. L'exception possible est le tout premier débat, et encore là un bémol important doit être émis, Trump ayant rapidement – et, en ce sens, brillamment – changé le sujet de conversation médiatique dans les heures ayant immédiatement suivi le débat avec son attaque en règle contre la journaliste Megyn Kelly de FOX News, qui avait co-animé le débat.

Autrement, l'image ressortant de ce portrait est claire : mis côte à côte avec des politiciens habiles et maîtrisant visiblement davantage que lui la finesse de la plupart des enjeux, et devant composer avec les mêmes règles que ces derniers (par exemple un temps d'antenne comparable à celui des autres), l'étoile de Trump pâlit. Si Trump est parvenu à se sortir de ces débats relativement indemne, c'est en bonne partie parce qu'ils ont été espacés dans le temps. Même lorsqu'il a chuté, Trump a pu rebondir après quelques jours en y allant d'une nouvelle frasque publique et / ou en saturant les ondes.

Or il ne pourra pas bénéficier du même luxe éternellement : en l'espace d'à peine quatre semaines, entre le 28 janvier et le 26 février, le Parti républicain tiendra quatre débats – autant que le total de débats tenus depuis les quatre derniers *mois*. Les débats coïncideront également avec le vote des premiers États : quatre jours avant les caucus de l'Iowa ; trois jours avant les primaires du New Hampshire ; une semaine avant les primaires de la Caroline du Sud ; et quatre jours avant les primaires du « Super Mardi », lors duquel les électeurs d'une quinzaine d'États voteront. Autrement dit, le risque pour Trump d'être surclassé sur scène par un ou plusieurs de ses rivaux de façon répétée et proche dans le temps des premiers scrutins ne devrait pas être sous-estimé.

Le second obstacle majeur se dressant devant Trump est la possibilité de se faire doubler dans les premiers États, particulièrement l'Iowa. Un candidat comme le sénateur du Texas Ted Cruz, ayant mis sa foi au centre de sa campagne – lançant notamment cette dernière à la Liberty University, institution à vocation religieuse fondée par le regretté Jerry Falwell – et dont le père est un pasteur bien en vue dans le milieu évangélique chrétien – un fait important dans un contexte où une nette majorité des électeurs républicains de l'Iowa se disent évangéliques chrétiens – pourrait tout au moins ébranler Trump¹⁷. Les trois derniers candidats à avoir remporté les caucus républicains de l'Iowa sont George W. Bush en 2000, Mike Huckabee en 2008 et Rick Santorum en 2012. Ce n'est pas un hasard – conservateurs sociaux encrant leurs propos dans leur foi et affichant ouvertement cette dernière, ils étaient des candidats faits sur mesure pour les électeurs évangéliques. Cruz, un orateur et débateur doué adoré par la base conservatrice et dont l'organisation sur le terrain et la levée de fonds en impressionnent plus d'un, est actuellement bien positionné pour leur succéder en 2016. Contrairement à Jeb Bush, un candidat rejeté, voire méprisé par la base du parti et Ben Carson, un homme dont le parcours personnel impressionnant ne peut dissimuler le manque évident de préparation pour la présidence, un adversaire comme Cruz ne s'annonce pas une proie aussi facile pour Trump.

¹⁷ Cette majorité s'élevait à 57% lors des caucus républicains de 2012, selon les sondages menés aux urnes par Edison Research.

La candidature de Trump repose intimement sur le concept de gagner – il répète dans ses discours que s’il est élu, le pays ne fera que remporter des victoires militaires et commerciales, et passe plusieurs minutes à chacun de ses rassemblements à énumérer la liste des sondages le mettant en avance dans la course présidentielle. Or, mordre la poussière – ou même sembler être en danger de mordre la poussière – risquerait de placer Trump dans une position dans laquelle il n’a pas eu à évoluer depuis le début de sa campagne. Si d’autres États votant tôt semblent naturellement plus réceptifs à Trump, notamment la Caroline du Sud¹⁸, nul ne peut prédire l’impact qu’auront les premiers votes sur la course¹⁹. Et en Iowa, c’est toujours loin d’être gagné pour Trump.

Bref, à moins de deux mois du premier vote présidentiel de 2016, la victoire de Donald Trump demeure ce qu’elle est depuis le tout début de la course : une indéniable possibilité. Ce qui ne change pas non plus le fait que tout argent misé sur sa candidature à l’heure actuelle serait sans doute plus sagement investi en tourtière et bûche de Noël.

   www.dandurand.uqam.ca

¹⁸ La région surnommée « High Country », composant l’ouest montagneux de la Caroline du Sud, constitue un terrain particulièrement fertile pour un candidat populiste comme Trump. Newt Gingrich y a notamment triomphé il y a quatre ans suite à une sortie en règle remarquée dans un débat contre les « élites médiatiques ».

¹⁹ Nous n’avons qu’à penser à 2008, où Mitt Romney, pressenti favori dans la course républicaine en Iowa, s’est effondré devant Huckabee, ce qui a eu un effet dévastateur sur la candidature de Romney, qui s’est subséquemment incliné devant John McCain au New Hampshire et a annoncé son retrait le mois suivant.